Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

8 | 2011

Ailleurs (2)

Face à l'« ailleurs social »

Dominique Kalifa

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/538>

DOI : 10.4000/elh.538

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 11 octobre 2011

Pagination : 49-56

ISBN : 978-2-35698-025-0

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Dominique Kalifa, « Face à l'« ailleurs social » », *Écrire l'histoire* [En ligne], 8 | 2011, mis en ligne le 11 octobre 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/538> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.538>

Tous droits réservés

Face à l'« ailleurs social »

J'EXPLORE DEPUIS PLUS DE VINGT ANS des territoires malsains, des lieux sordides, mal fréquentés, généralement dénués de toute noblesse et de grandeur d'âme. Quand d'autres côtoient les allées du pouvoir, les salons aristocratiques ou les hautes sphères de la vie intellectuelle, j'erre dans les tapis-francs, les bouges infects, les arrière-salles des commissariats, les bagnes et les prisons. Je me suis intéressé aux souteneurs de bas étage, aux déclassés du journalisme, aux tueurs de femmes, aux margoulin du renseignement, aux détenus des bagnes militaires et des colonies pénitentiaires. Pire, je suis aujourd'hui attelé à une histoire des bas-fonds qui tente de dénouer les fils pervers qui associent les mondes du crime, du « vice », avec ceux de l'extrême pauvreté. Je me perds dans les cours des miracles, les cloaques qui puent la crasse et l'urine, je tente de me repérer dans les bas quartiers, de me frayer un passage entre les corps as-

sommés par le vin qui engourdit, les chairs tristes des prostituées, les regards torves des voyous au sang chaud.

Écrire une telle histoire ne me pose guère de problème. Je n'opère pas vraiment de distinction entre les élites politiques et la lie de la société, que je m'efforce dans les deux cas de traiter comme des acteurs sociaux ordinaires. Je ne recherche dans mes sources ni frisson ni répulsion particuliers, et pratique assez sereinement l'histoire qui est la mienne. Je perçois cependant les trois types d'interrogations, voire de critiques, que certains peuvent formuler à son égard, et qu'ils ne se privent sans doute pas d'émettre dans mon dos.

Évoquons brièvement la première de ces questions, celle qui suppose que l'historien fait toujours un peu corps avec son objet, ou du moins qu'il entretient avec lui des relations d'ordre personnel. Comme il est difficile de m'imaginer

Dominique Kalifa, Université Paris-I Panthéon – Sorbonne (Centre d'Histoire du XIX^e siècle).

en rôdeur de barrière, en voleur à la tire ou en récidiviste des compagnies disciplinaires (on pourrait bien sûr penser que j'obéis ici à quelque fantasme ou que je règle un vieux compte familial), l'identification aurait plutôt tendance à porter sur l'enquêteur des bas-fonds, façon Rodolphe de Gerolstein ¹, sur le reporter, ou mieux encore sur le détective, dont on sait qu'il partage avec l'historien un même idéal de reconstitution du vrai et un protocole méthodologique comparable. Avouons que ces figures ne sont pas infamantes, elles me vont même assez bien et je suis tout disposé, s'il le faut, à endosser leurs costumes. L'identification me paraît moins problématique, ou accablante, que pour d'autres collègues, ceux qui travaillent par exemple sur la culture et les pratiques du « grand monde » ou sur tel petit groupe d'intellectuels prestigieux, et sur lesquels, à tort ou à raison, plane toujours une suspicion narquoise.

À bien y regarder, il ne faut peut-être pas congédier trop vite ce genre de considérations. En dépit d'évolutions favorables, le monde académique ne s'est pas encore débarrassé de ces réflexes tenaces qui associent l'objet de l'étude aux passions, aux pulsions ou à l'identité de son auteur. C'est évidemment souvent le cas, ce qui est naturel et somme toute légitime. « Aucun choix, d'abord, n'est libre ni indifférent », écrit Michelle Perrot dans les pages magnifiques qui ouvrent sa

thèse et dans lesquelles elle explique comment toute une génération d'étudiants, celle des années 1950, vit dans l'histoire ouvrière une façon de participer, à sa manière et avec ses propres outils, à un mouvement social et à une espérance ². Mille autres exemples pourraient être convoqués : on ne s'enferme pas impunément, le temps d'une thèse ou le temps d'un livre, avec des thèmes ou des personnages pour lesquels on n'éprouve rien. Mais tous les objets n'ont pas ni la même dignité, ni la même légitimité, et en période de rétractation du marché ou de l'emploi académique – c'est-à-dire aujourd'hui –, ces choses peuvent peser assez lourd. Et de la suspicion de l'objet à celle de son auteur, il n'y a qu'un pas, implicitement très facile à franchir. Travailler sur la violence de guerre, note Stéphane Audoin-Rouzeau, suscite toujours chez l'autre ce sentiment ambigu que l'on est soi-même animé du « goût de la guerre ³ ». Ce type de réflexes est particulièrement sensible, en France à tout le moins, pour les historiographies traitant du genre, de la sexualité et des identités sexuelles. En dépit des efforts déployés par Jean-Louis Flandrin, Alain Corbin et quelques autres pour légitimer l'histoire des sexualités (et des travaux importants qui ont suivi), ce chantier n'occupe pas aujourd'hui une place à la hauteur de l'importance que les relations sexuelles jouent dans la vie des sociétés. Et sur ces questions plus que sur d'autres pèse

1. Le héros tout-puissant des *Mystères de Paris* (1842-1843) d'Eugène Sue.

2. Michelle Perrot, *Les Ouvriers en grève. France, 1871-1890*, Paris/La Haye, Mouton, 1973.

3. Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre. Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XX^e siècle)*, Éd. du Seuil, 2008, p. 26-27.

l'identification de l'auteur à son objet. On sait bien sûr l'importance de la recherche historique dans les revendications identitaires des minorités, sexe et genre inclus, et le rôle majeur de l'*affirmative action* dans la lutte contre les discriminations, mais travailler sur l'« inversion » ou le « tribadisme » n'annonce pas nécessairement une orientation gay ou lesbienne, pas plus qu'écrire sur la pédophilie ne signifie que l'on a été victime d'abus sexuels dans son enfance. Auteure d'une thèse récente sur l'inceste au XIX^e siècle, Fabienne Giuliani explique dans une très belle page d'introduction les différentes réactions que suscitait autour d'elle l'annonce de son sujet de recherche⁴. L'objet n'est pas l'individu ; il semble qu'on ne le perçoive pas toujours assez bien en ce pays, d'autant que la thèse d'histoire continue d'y être pensée comme un petit chef-d'œuvre (ce qui n'est pas du tout le cas dans d'autres disciplines ou dans la majeure partie des autres pays occidentaux), impliquant intimement l'auteur dans la thématique de ses recherches. Il y a là un risque fort, surtout dans une période où les perspectives de recrutement sont faibles, de

pénaliser l'inventivité au profit des objets plats et des problématiques conventionnelles.

Mes apaches, pour en revenir à eux ou aux autres figures de marginaux et d'exclus qui continuent de m'intéresser, ne m'ont heureusement jamais enfermé dans ce genre de carcan. Est-il d'ailleurs possible, à quelques exceptions près⁵, de travailler effectivement sur ces populations, j'entends sur leurs sentiments, leurs expériences, leur « réalité » sociale ? Des pauvres, écrivent joliment deux collègues canadiens, on n'entend jamais que « le silence assourdissant⁶ », et l'on pourrait dire de même de la plupart des figures qui peuplent les bas-fonds : gueux, vagabonds, mendiants, prostituées, criminels, détenus, bagnards et autres misérables. Les récits que j'agence et dont j'essaie de restituer les logiques proviennent bien entendu des élites sociales et apposent sur le monde d'« en bas » des formes d'assignation et de disqualification qui ne sont pas sans rappeler celles que la catégorie « populaire » a produites sur le peuple⁷. Les bas-fonds n'existent que dans une opération de dévoilement, dans une

4. Fabienne Giuliani, *Enquête sur les relations incestueuses dans la France du XIX^e siècle (1791-1898)*, thèse d'histoire, Université Paris-I, 2010.
5. Je pense, avec toutes les précautions que cela implique, à l'exploitation des archives dites personnelles, comme l'ont fait Pamela Cox (*Gender, Justice and Welfare. Bad Girls in Britain, 1900-1950*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2003) ou Philippe Artières (*Le Livre des vies coupables. Autobiographies de criminels (1896-1909)*, Albin Michel, 2000), ou encore, avec d'autres précautions, à celle des archives judiciaires dans la voie tracée par Arlette Farge.
6. Barrie M. Ratcliff, Christine Piette, *Vivre la ville. Les classes populaires à Paris (I^{ère} moitié du XIX^e siècle)*, La Boutique de l'Histoire, 2007, p. 14.
7. Si l'on suit en tout cas sur ce point la démonstration de Michel de Certeau, Dominique Julia et Jacques Revel, « La beauté du mort : sur le concept de culture populaire », *Politique d'aujourd'hui*, décembre 1970, p. 3-23. Pour une discussion plus large de ces débats, je me permets de renvoyer à mon texte, « Les historiens français et le "populaire" », *Hermès*, n° 42, 2005, p. 54-59.

relation investie d'une fonction qui peut être de dénonciation, d'exaspération, de moralisation, d'exploitation spectaculaire ou commerciale. De la même manière que la littérature, la statistique, la science ou l'iconographie occidentale ont produit cet Autre colonial indispensable à la domination impériale, les multiples récits, reportages et représentations des bas-fonds ont édifié cet Autre social, voire infra-social, nécessaire au procès de contrôle et de normalisation. Manier ces images peut donc aussi prendre le risque de valider, voire de redoubler, des partages et des clivages opérés à des fins idéologiques. Toute l'historiographie des marges et des marginaux qui s'est constituée à compter des années 1970 et dans le sillage de l'œuvre de Michel Foucault – et au sein de laquelle il me faut bien me situer – s'est attachée à déjouer ces pièges en centrant précisément l'analyse sur les processus, notamment discursifs, de construction de l'altérité⁸, mais elle n'a jamais pu résoudre tout à fait la question des relations entre les mécanismes de production de l'Autre, ses usages, ses éventuelles appropriations ou rejets dans les expériences effectivement vécues par les individus. D'où les ambiguïtés qui ne cessent jamais de tenailler à cet égard ceux qui travaillent en ce domaine.

Une dernière difficulté, au vrai la plus redoutable, guette l'historien qui a choisi de parcourir cet ailleurs social particulier que sont les mauvais lieux et leurs occupants. On sait la fascination complexe – d'aucuns diront ambiguë ou malsaine – que nos sociétés éprouvent à l'égard de leurs marges. Chacun d'entre nous, dans la rue ou le métro, peut faire l'expérience des sentiments ambivalents qui nous assaillent à la vue de ces « naufragés » qui peuplent nos cités⁹ : un mélange de dégoût, de répulsion, donc de rejet, mais aussi de compassion et, il faut bien l'avouer, d'attirance : si l'on détourne les yeux, c'est parce que ceux-ci y sont d'abord comme aimantés. Ce phénomène, d'ordre anthropologique, se double de l'exploitation commerciale que les marchés de la culture ont toujours faite de ces questions, depuis les premiers temps de l'imprimé de large circulation jusqu'aux avatars les plus récents du régime médiatique¹⁰. Le crime, la transgression, la pauvreté, l'exclusion, se vendent bien. Les envers sociaux sont culturellement productifs et financièrement rentables. Dans l'édition, au cinéma, à la télévision, ils constituent des motifs forts, récurrents, à forte charge spectaculaire et émotionnelle. L'historien qui s'aventure sur ces terres est donc toujours un peu suspecté de vouloir

8. Voir le bilan récent dressé par Arlette Farge, « Marginalités », dans Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, Nicolas Offenstadt (éd.), *Historiographies*, t. I, *Concepts et débats*, Gallimard, 2010, p. 491-502.

9. Patrick Declerck, *Les Naufragés. Avec les clochards de Paris*, Plon (Terre Humaine), 2001.

10. Joy Wiltenburg, « True Crime: The Origins of Modern Sensationalism », *American Historical Review*, vol. 109, n° 5, 2004, p. 1377-1404.

tirer parti de ces complaisances, d'exploiter un filon, de rechercher un « coup » éditorial.

C'est ainsi, par exemple, que la tentative d'écriture expérimentale menée avec un collègue – un essai de « biographie sociale » qui fonctionnait par montage d'extraits de textes d'origines diverses, un peu à la façon d'un film documentaire, dans l'idée de rendre compte de la diversité d'appréciation d'un événement à un moment donné – n'a pratiquement pas été reçue par la communauté historienne, qui a voulu y voir une simple *true crime story*, parce que l'ouvrage était centré sur la figure d'un assassin ¹¹. Nous pensions proposer une expérience d'écriture, on crut à un fait divers romancé. De façon personnellement plus pénible, je fus un jour pris à partie, dans un colloque où j'avais présenté le destin tragique et les conditions d'enfermement déplorables des détenus des bagnes militaires d'Afrique du Nord, et accusé de profiter de la souffrance des pauvres, voire de « faire carrière » avec elle. Dans une autre réunion, on me suspecta, avec d'autres, de vouloir parler en lieu et place des détenus, et donc de leur voler leur parole.

Jusqu'où aller par ailleurs dans la description des réalités sordides ou violentes ? Dans le cas des bagnes militaires, la brutalité et la crudité

de certains récits (sévices et violences sexuelles notamment) m'ont continuellement posé problème. Qu'en dire ? Jusqu'à quel point relayer ou restituer des réalités difficiles et parfois insoutenables ? À partir de quel moment l'historien passe-t-il du nécessaire « exposé des faits » à l'étalage complaisant ? Ces questions m'ont troublé, mais j'ai finalement décidé de suivre ici les propositions d'Alain Corbin. Déplorant la pruderie qui les fait souvent reculer devant l'horrible, l'ignoble, l'obscène, au risque d'aseptiser et de déréaliser les phénomènes qu'ils étudient, Corbin a en effet invité les historiens à ne jamais céder à la « cécité imposée par le sentiment d'horreur ¹² ». Esquiver les images et les évocations les plus brutales, c'était se priver de comprendre la spécificité de ces représentations, donc leur nature et leur signification historiques, les abandonner à une historiographie pittoresque qui, elle, les décrit sans les expliquer. Je n'ai jamais choisi de citer délibérément les aspects les plus crus ou les plus atroces, mais je n'ai jamais choisi non plus de les révoquer, à la façon d'un Jean Norton Cru éliminant systématiquement les témoignages qui lui semblaient donner prise « à ces bas instincts qui nous attirent vers un spectacle horrible ¹³ ».

11. Philippe Artières, Dominique Kalifa, *Vidal, le tueur de femmes. Une biographie sociale*, Perrin, 2001.

12. Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (éd.), *Histoire du corps*, Éd. du Seuil, 2005, t. II, *De la Révolution à la Grande Guerre*, p. 226.

13. Jean Norton Cru, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928* [1929], Presses universitaires de Nancy, 1993, p. 148. Pour une discussion récente sur l'écriture de l'horreur : Caroline de Mulder, Pierre Schoentjes (éd.), *À la baïonnette ou au scalpel. Comment l'horreur s'écrit*, Genève, Droz, 2009.

Il convient cependant de prendre toutes ces réactions au sérieux. Écrire sur les bas-fonds, sur un envers social qui cristallise curiosité et fascination et qui, de fait, « exploite » le goût public pour l'exotisme social et suscite des formes discutables de voyeurisme, exige de mettre au clair ses intentions et ses motivations. Je propose aujourd'hui un cours, des conférences, demain un livre sur ces questions ; faut-il préciser que j'attire plus d'étudiants, d'auditeurs et d'attention de la part des éditeurs que si j'étudiais les mercuriales du blé dans le Bassin parisien du XIX^e siècle ou les origines sociales des conseillers généraux de la Drôme ? Je ne peux donc éviter de me poser, de poser à mes étudiants et à mes lecteurs, les questions suivantes : que cherchons-nous dans ces récits (et donc dans ces cours, ces conférences, cette écriture) ? à quelles nécessités sociales, politiques, culturelles, idéologiques, morales, répond ce besoin ? bref, comment analyser les ressorts d'une fascination qu'on peut considérer comme « malsaine », mais tout autant comme un puissant régulateur des affects, des sensibilités ou des aspirations sociales ? Ce ne sont pas là de simples garanties ou précautions rhétoriques : il convient non seulement de poser ces questions, mais de les inclure en permanence dans la description et l'analyse, et de ne jamais s'exclure soi-même – auteur d'ailleurs autant que lecteur – de ce « nous » collectif qui en constitue le sujet.

14. J'emprunte la dernière partie de cette définition à Pierre Popovic, *Imaginaire social et folie littéraire. Le second Empire de Paulin Gagne*, Presses de l'université de Montréal, 2008, p. 24.

Explorer en historien l'ailleurs social que constitue l'univers des bas-fonds exige donc de s'interroger continuellement sur les fonctions de ces représentations. Et l'opération n'est pas simple tant elles obéissent à des usages pluriels, polysémiques, évolutifs. Mais tenter d'en cerner les principaux registres permet au propos de ne jamais se départir du souci historique de « comprendre ». Même si l'on est incontestablement face à un « imaginaire social » – que je définirai pour aller vite comme un répertoire interactif et dynamique de figures et de représentations collectives, corrélées et « organisées en fictions latentes ¹⁴ » –, on ne peut éviter de questionner son éventuelle articulation aux réalités représentées (indigence, exclusion, corruption, crime, etc.). Aussi fortes que soient les codifications narratives ou thématiques auxquelles obéissent ces récits, aussi puissants que soient les effets de médiatisation, et aussi insaisissables que soient, hors des textes qui les portent, les réalités en question, il serait à mon sens tout à fait intenable de les en dissocier radicalement. Quelque chose, nécessairement, transparait, des lieux, des comportements, des gestes, des paroles représentées, et ces fragments d'expérience sociale, aussi infimes soient-ils, ne peuvent être négligés tant ce monde demeure par ailleurs inaccessible. La relation « objective » s'instaure également, de façon plus évidente, avec les contextes de production de ces récits, qu'il s'agisse de contextes

économiques et sociaux (les périodes de crise, de pic de pauvreté, de criminalité, d'insécurité) ou de contextes politiques et culturels, rendant compte des craintes, des peurs, des anxiétés, des préoccupations idéologiques des élites à l'égard de ce que les Goncourt nommaient, dans la préface à *Germinie Lacerteux*, « ce monde sous un monde » (et l'on sait que ces deux modes de contextualisation ne sont pas nécessairement connectés). Viennent s'y ajouter des fonctions corollaires : de stigmatisation de l'Autre, figure repoussoir qui permet de consolider les contours du groupe, de lui donner identité et cohésion ; de moralisation et de normalisation, visant à s'assurer de la conformité des conduites ; de dissuasion, de répression et de contrôle social ; d'érotisation et de désir de transgression sexuelle ¹⁵. Mais on ne peut escamoter non plus les fonctions « empathiques » de ces représentations. Même si les intentions sont toujours plus complexes et mêlent au souci de l'autre une part indéniable de « profit » personnel, nombre de ces récits visent à montrer une plaie sociale, à dénoncer une situation jugée inacceptable : c'est le cas des philanthropes qui entendent à leur ma-

nière soulager des difficultés ou des maux ; c'est le cas des observateurs sociaux, tous ou presque animés d'un projet de réforme ou d'action sociale ; c'est le cas de certains journalistes (pensons à Nelly Blie, Jacob Riis ou Albert Londres) dont les reportages furent effectivement aux sources de mesures et d'actions réformatrices importantes ¹⁶.

Reste le dernier registre, celui pour lequel l'historien est sans doute le moins armé, et qui a trait au désir de voyeurisme, de transgression et d'exotisme social. Tout semble ici se mêler sans que l'on puisse disposer d'instrument efficace de répartition des sentiments : la demande de sensations fortes (frisson, répulsion, dégoût, haut-le-cœur) ; le souci de s'éprouver et donc de se rassurer face au spectacle du mal ; la volonté de savoir pour se protéger et se prémunir ; la fascination pour la part obscure de nous-mêmes, le bas, le sale, le pervers, le damné, que la progressive sécularisation de nos sociétés entraîne vers un Enfer laïcisé et qui s'impose aussi comme un motif, voire un mythe culturel ¹⁷. Mais tout s'enchevêtre et se contredit ici : à l'intensité et la puissance de la laideur que le Dorian Gray d'Oscar Wilde découvre

15. Sur ce dernier point, voir la démonstration de Seth Koven, *Slumming. Sexual and Social Politics in Victorian London*, Princeton University Press, 2004.

16. On doit à Nellie Bly le premier reportage qui dénonça en 1888 l'asile d'aliénées de Blackwells Island à New York, à Jacob Riis la série d'articles qui provoqua sept ans plus tard la destruction du *tenement* de Mulberry Bend, à Albert Londres la campagne qui aboutit à la fermeture du bagne de Cayenne en 1938.

17. Evans Lansing Smith, *The Descent to the Underworld in Literature, Painting, and Film, 1895-1950*, Lewiston, N.Y., Edwin Mellen, 2001 ; David L. Pike, *Metropolis on the Styx. The Underworlds of Modern Urban Culture, 1800-2001*, Ithaca, Cornell University Press, 2007.

dans les bas-fonds répond cette « beauté dans les *slums* » que Chaplin, lui, invitait à y percevoir « en dépit de la saleté et de la sordidité. Là-bas, les gens interagissent, on y trouve de la VIE et voilà toute la chose ¹⁸ ». Chacun est ici à la fois Dr Jekyll et Mr Hyde, ce qui rend l'expertise historique particulièrement malaisée. Mais l'important réside

ici moins dans les réponses que dans les questions qu'il convient de poser, celles qui permettent à l'historien de sillonner sans s'y perdre – et sans perdre son âme – cet ailleurs social que l'on sait si prompt à vouloir ravir les âmes innocentes.

Mais les historiens sont-ils aussi innocents que cela ?

18. Charlie Chaplin, *My Wonderful Visit*, Londres, Hurst & Blackett, 1922, p. 130 (c'est nous qui traduisons).